



DOSSIER — MODES DE VIE

Les femmes

à la préhistoire — état des connaissances

L'homme chassait, la femme gardait le foyer. Ce partage, que des générations ont appris comme un fait, n'a jamais été démontré : il a été supposé, puis illustré, puis enseigné. Ce que les os, les outils et les mains disent réellement.

Ce que contient ce dossier

La moitié de l'humanité préhistorique a longtemps été traitée comme un décor. Depuis trente ans, l'archéologie a repris la question par les données — et la réponse est plus nuancée, plus intéressante, et moins confortable pour tout le monde.

- 1 Un récit et ses origines** p. 3
D'où vient « l'homme chasseur », et pourquoi il a tenu si longtemps sans preuve.
- 2 Ce que disent les os** p. 5
Comment on détermine un sexe — et les erreurs commises quand on ne le faisait pas.
- 3 Les femmes chassaient-elles ?** p. 7
Une question devenue polémique : ce que montrent les sépultures, l'ethnographie et leurs limites.
- 4 Le travail inscrit dans les corps** p. 9
Bras, articulations, dents : l'ostéologie restitue des gestes quotidiens.
- 5 Enfanter, allaiter, survivre** p. 12
La démographie des chasseurs-cueilleurs, et ce qu'elle impose à l'organisation d'un groupe.
- 6 Les femmes dans l'art** p. 15
Les Vénus, les mains négatives : qui représente qui, et qui a peint ?
- 7 Les oubliées de la discipline** p. 18
Garrod, Leakey, Laming-Empeaire : celles qui ont fait la préhistoire sans y figurer.

AVANT-PROPOS

Une mise en garde, dans les deux sens

Ce dossier corrige un récit ancien. Il ne le remplace pas par son symétrique.

Écrire que les femmes préhistoriques chassaient toutes, dirigeaient toutes, peignaient toutes, serait commettre exactement la faute que l'on reproche à la génération précédente : **projeter un présent sur un passé muet**. Une préhistoire féministe mal faite reste une préhistoire mal faite.

Ce qui est solide, c'est ceci : la division du travail que l'on tenait pour naturelle n'a jamais été établie, plusieurs de ses piliers se sont effondrés à l'examen, et la variabilité observée entre sociétés est bien plus grande qu'on ne le supposait. C'est déjà considérable — et c'est vérifiable.

Un récit et ses origines

Avant d'examiner les données, il faut comprendre d'où vient l'image que nous corrigeons. Elle n'est pas née d'une fouille : elle est née d'un colloque, d'un livre et de milliers d'illustrations.

En 1966 se tient à Chicago un colloque promis à une postérité considérable : *Man the Hunter*. Il rassemble les meilleurs spécialistes des sociétés de chasseurs-cueilleurs et produit une synthèse influente — la chasse aurait été le moteur de l'évolution humaine, façonnant l'intelligence, la coopération, le langage et jusqu'à la bipédie.

Dans ce modèle, la répartition des rôles va de soi : les hommes chassent, les femmes cueillent et s'occupent des enfants. Le progrès humain est du côté de la chasse ; l'autre moitié suit.

Le colloque n'a rien inventé — il a formalisé une intuition partagée par l'époque. Mais il lui a donné un cadre théorique, une bibliographie et une légitimité, à un moment où la préhistoire s'installait dans les universités.

Il faut lui reconnaître un mérite considérable, d'ailleurs, et c'est ce qui rend l'affaire instructive : ce colloque a fondé l'étude scientifique des chasseurs-cueilleurs. Ce sont les mêmes participants qui, quelques années plus tard, produiront les données qui ruineront leur propre modèle.

La riposte, dès les années 1970

Elle est venue vite, et de l'intérieur de la discipline. Plusieurs travaux ont fait observer que, dans la plupart des sociétés de chasseurs-cueilleurs documentées, la **cueillette fournit la majorité des calories** — souvent 60 à 80 % —, et qu'elle est très largement le fait des femmes.

Le relevé le plus cité porte sur les !Kung du Kalahari, suivis pendant plusieurs années : les végétaux collectés y assuraient la base quotidienne de l'alimentation, tandis que la viande, très valorisée socialement, arrivait de façon irrégulière.

Un chasseur pouvait rentrer bredouille des jours durant sans que le groupe en souffre.

Si l'on cherche un moteur économique, ce n'est donc pas la chasse. La formule « *Woman the Gatherer* », proposée en réponse, avait le défaut de conserver la même logique — attribuer une activité à un sexe — mais elle a rendu un service : elle a montré que le partage supposé était une hypothèse, non une observation.

Ce déplacement était considérable, et il a pourtant mis trente ans à atteindre les manuels scolaires et les musées. C'est le premier enseignement de ce dossier : dans les sciences du passé, un résultat peut être acquis dans les revues et rester faux dans les images pendant une génération.

LE MÉCANISME

Comment une hypothèse devient une évidence

Le trajet est instructif, et il ne concerne pas que ce sujet.

On part d'une **attente** — les rôles observés dans la société du chercheur. On l'applique aux données, qui sont muettes : un squelette sans bassin conservé n'a pas de sexe évident, une pointe de sagaie n'a pas de propriétaire.

L'attente comble le vide. Une sépulture avec des armes devient « un chasseur » ; une sépulture avec des parures, « une femme ». Puis l'illustration s'en empare : dans les manuels, l'homme lance l'épieu, la femme accroupie gratte une peau. Enfin la statistique confirme — puisqu'on a classé les tombes selon la règle qu'on voulait tester.

C'est un raisonnement circulaire, et il a fallu la génétique pour en sortir.

Ce que l'image a fait

I faut mesurer le poids des représentations. Depuis un siècle, les reconstitutions de la vie préhistorique — dans les manuels, les musées, les documentaires — montrent presque invariablement la même scène.

L'homme est debout, au centre, armé, en mouvement. La femme est assise ou accroupie, en périphérie, un enfant à proximité, occupée à une tâche domestique. Le regard du spectateur suit l'action ; l'action est masculine.

Cette composition n'est appuyée sur aucune donnée : elle vient de la peinture académique du XIX^e siècle, où elle servait à représenter les familles bourgeoises. Elle a été transposée telle quelle sur des sociétés dont nous ne savons presque rien.

On peut en dater assez précisément l'origine. Les premières grandes reconstitutions de la vie préhistorique sont produites entre 1870 et 1910, au moment où la discipline se constitue, par des peintres et des illustrateurs qui n'ont évidemment aucune source. Ils font ce que ferait n'importe qui : ils meublent le vide avec le monde qu'ils connaissent — la maison, le foyer, la répartition des rôles de la bourgeoisie européenne.

Ces images ont ensuite été recopiées d'un ouvrage à l'autre, redessinées, animées, muséographiées, jusqu'à devenir la mémoire visuelle collective d'une époque dont nous n'avons aucun témoin visuel. Le trajet est complet : d'une convention picturale du Second Empire à une évidence enseignée.

Aucun fossile ne dit qui portait l'épieu. L'image, elle, l'a dit pendant cent cinquante ans.

LE POIDS DES RECONSTITUTIONS

Un tournant récent

Le changement s'est joué en une vingtaine d'années, et il tient à trois évolutions techniques bien plus qu'à un débat d'idées. C'est un point important : ce ne sont pas des arguments qui ont fait céder le modèle, ce sont des instruments.

La **détermination génétique du sexe**, d'abord, qui a permis de vérifier des attributions faites au jugé — et d'en corriger un certain nombre. Pour la pre-

mière fois, la question « est-ce une femme ? » cesse d'être une appréciation d'expert pour devenir une mesure de laboratoire, reproductible et contestable.

L'**analyse des marqueurs d'activité** sur les os, ensuite : une articulation usée, un bras hypertrophié, une dent entaillée racontent un geste répété, quel que soit le sexe de celui qui l'a fait. On passe alors de la question « que faisaient les femmes ? » à la question « que faisait cet individu ? », qui est autrement plus productive.

Les **isotopes**, enfin, qui donnent le régime alimentaire réel d'un individu, et parfois sa mobilité — deux informations que l'on croyait devoir déduire de son sexe. Là encore, la donnée se substitue à l'inférence.

Autrement dit : on a cessé de demander aux données de confirmer ce qu'on savait, pour leur demander ce qu'elles contenaient. Les chapitres qui suivent examinent ce qu'elles ont répondu — en distinguant, à chaque fois, le résultat solide de l'extrapolation médiatique qui l'a suivi.

UN CAS D'ÉCOLE

Le diorama et ce qu'il enseigne

Les musées d'histoire naturelle ont conservé jusqu'aux années 1990 des scènes grandeur nature d'un modèle remarquablement stable : une famille devant un abri, l'homme debout avec une arme, la femme accroupie près du feu, un ou deux enfants.

Ces dispositifs sont d'une efficacité redoutable, précisément parce qu'ils ne s'énoncent pas. Un texte affirme et peut être discuté ; une scène montre, et ce qu'elle montre est reçu comme un constat. Un visiteur n'argumente pas contre un décor.

La plupart des grands musées ont depuis révisé ces installations — en supprimant les scènes les plus datées, en indiquant explicitement la part d'hypothèse, ou en montrant plusieurs reconstitutions concurrentes du même site. La démarche est instructive : reconnaître qu'une image est une interprétation, et le dire au visiteur, est aujourd'hui considéré comme une exigence muséographique élémentaire.

Elle mérite d'être gardée à l'esprit pour la suite : les reconstitutions les plus récentes, y compris celles qui corrigent les anciennes, restent des interprétations.

2 CHAPITRE DEUX

Ce que disent les os

Tout part de là : sait-on dire si un squelette préhistorique est celui d'une femme ou d'un homme ? La réponse est oui, dans certaines conditions — et l'histoire des cas où on l'a mal fait est éclairante.

La détermination anatomique repose principalement sur le **bassin**, dont la morphologie diffère nettement entre les sexes : ouverture du grand échancre sciatique, angle sous-pubien, forme générale. Sur un bassin bien conservé, l'identification est fiable à plus de 95 %.

Le crâne fournit des indices complémentaires — relief des insertions musculaires, saillie de la glabellle, robustesse de la mandibule — mais bien moins sûrs : ils décrivent une robustesse générale, qui varie autant selon les populations et les modes de vie que selon le sexe.

Voilà le premier problème. Sur la plupart des sites paléolithiques, on n'a pas de bassin : on a des fragments. Et sur des fragments, l'estimation devient une appréciation.

Le second problème est plus insidieux. Les critères anatomiques ont été établis sur des collections de référence — des squelettes de personnes récentes, dont on connaît l'identité. Appliquer ces seuils à des populations paléolithiques, plus robustes et bâties autrement, revient à supposer que le rapport entre les sexes y était le même que chez nous. Rien ne le garantit.

La génétique tranche

Depuis les années 2000, l'ADN ancien permet de déterminer le sexe sans ambiguïté, en comparant la proportion de fragments issus des chromosomes X et Y. Quelques milligrammes d'os suffisent, et la méthode fonctionne même sur des restes très fragmentaires.

Une variante plus robuste encore s'est imposée : l'**amélogénine**, une protéine de l'émail dentaire dont les formes diffèrent selon le chromosome. Les protéines résistant mieux que l'ADN, on peut sexer des individus dont le ma-

tériel génétique a disparu — y compris des enfants, sur lesquels l'anatomie est presque muette.

> 95 %

La fiabilité de la détermination du sexe sur un bassin bien conservé. Elle chute considérablement dès qu'on travaille sur des fragments — le cas le plus fréquent au Paléolithique.

Les erreurs corrigées

Le réexamen systématique de collections anciennes a produit son lot de rectifications, et elles vont massivement dans le même sens : des individus classés « masculins » parce qu'ils étaient inhumés avec des armes ou des outils se sont révélés féminins.

L'explication est simple et elle est méthodologique. Dans beaucoup de fouilles anciennes, le sexe n'était pas déterminé sur l'os mais **déduit du mobilier** — une pratique que l'on nommerait aujourd'hui un raisonnement circulaire, puisqu'elle utilise ce qu'elle prétend expliquer.

Le cas le plus commenté ne concerne pas la préhistoire mais l'époque viking : la tombe dite du « guerrier de Birka », en Suède, richement dotée d'armes et de deux chevaux, décrite comme masculine pendant plus d'un siècle. L'analyse génétique publiée en 2017 a établi qu'il s'agissait d'une femme. Le sexe n'avait jamais été vérifié : le mobilier avait suffi.

Ce que ces réexamens corrigent n'est donc pas une erreur d'observation — les os n'avaient pas menti, on ne les avait pas interrogés.

Ce qu'une sépulture ne dit pas

Une deuxième prudence s'impose, et elle vaut pour tout le dossier. Même correctement sexée, une tombe ne livre pas une biographie.

Les objets déposés auprès d'un mort ne sont pas nécessairement les siens, ni ceux dont il se servait. Ils peuvent être des offrandes, des marques de statut, des biens de la famille, des objets rituels. Un individu enterré avec un outil n'en était pas forcément l'utilisateur.

Cette réserve joue dans les deux sens. Elle empêche d'affirmer qu'une femme inhumée avec des pointes de projectile était chasseresse — mais elle interdisait tout autant, hier, d'affirmer qu'un homme inhumé avec des armes l'était.

LE DÉBAT

La sépulture de Wilamaya Patjxa

En 2020, une équipe a publié la fouille d'une sépulture andine vieille d'environ **9 000 ans**, contenant un individu accompagné d'un ensemble de pointes et d'outils de boucherie. L'analyse de l'amélogénine dentaire a établi qu'il s'agissait d'une jeune femme.

Les auteurs ont ensuite recensé les sépultures américaines anciennes associées à du matériel de chasse : une proportion notable concernait des individus féminins, ce qui les a conduits à proposer une participation régulière des femmes à la chasse au gros gibier.

Les critiques portent sur la méthode du recensement — hétérogénéité des critères, sexages anciens peu fiables, incertitude sur ce que « matériel de chasse » recouvre. Le cas individuel, lui, n'est pas contesté : cette femme a bien été inhumée avec cet équipement.

Un troisième niveau de prudence, enfin, concerne la représentativité. Les sépultures paléolithiques connues se comptent en dizaines pour toute l'Europe, sur des dizaines de milliers d'années. Ceux qui y ont été enterrés ne sont pas un échantillon : ce sont des exceptions, choisies pour des raisons que nous ignorons.

Une leçon de méthode

Ce dossier illustre une règle qui vaut bien au-delà : **une donnée mal classée est pire qu'une donnée absente**. L'absence se voit et invite à la prudence ; le classement erroné se propage, se compte, et finit par former une statistique qui semble solide.

C'est pourquoi le réexamen des collections anciennes, travail ingrat et peu spectaculaire, produit aujourd'hui plus de résultats nouveaux que bien des fouilles. Les réserves des musées contiennent des dizaines de milliers d'individus fouillés au XX^e siècle, décrits avec les catégories de leur temps, et jamais réanalysés.

Le chantier a d'ailleurs une portée qui dépasse la question du genre. Réexaminer une collection, c'est aussi corriger des âges au décès, repérer des pathologies passées inaperçues, identifier des individus mélangés lors de fouilles anciennes. Plusieurs « squelettes » célèbres du XX^e siècle se sont révélés composites, assemblés à partir de plusieurs personnes.

Une réserve pratique s'impose toutefois : ces analyses consomment de la matière. Prélever de l'émail ou de l'os pour un test génétique détruit une fraction du fossile, et les comités qui autorisent ces prélèvements sont, à juste titre, prudents. Sur les pièces les plus précieuses, la question du sexe attend donc des méthodes moins invasives.



Un outil n'a pas de sexe. Rien, dans un biface ou une pointe, n'indique qui l'a taillé, qui l'a porté, qui s'en est servi. Toute attribution repose sur autre chose que l'objet lui-même.

Photo Xmd5a, CC BY-SA 4.0

Les femmes chassaient-elles ?

C'est devenu la question la plus médiatisée du sujet, et la plus mal traitée — dans les deux camps. Elle mérite qu'on distingue ce qui est établi, ce qui est plausible et ce qui a été surinterprété.

Commençons par ce que l'ethnographie documente, puisque c'est la seule source où l'on peut réellement observer des chasseurs-cueilleurs.

Plusieurs sociétés bien étudiées montrent des femmes chassant régulièrement. Chez les **Agta** des Philippines, des femmes chassent le cerf et le sanglier, à l'arc, seules ou en groupe, y compris enceintes ou accompagnées d'enfants. Chez les **Aka** et les **Bayaka** d'Afrique centrale, la chasse au filet est une activité collective à laquelle participent hommes, femmes et enfants.

D'autres configurations existent encore. Chez les **Martu** d'Australie occidentale, les femmes chassent le varan et le chat sauvage par le feu, une technique exigeante et productive, tandis que les hommes poursuivent l'outarde et le kangourou. Chez plusieurs peuples de Sibérie, femmes et hommes relèvent indifféremment les pièges.

Ces cas suffisent à établir un point : la chasse féminine n'a rien d'une impossibilité biologique ou pratique, y compris avec de jeunes enfants. Ils montrent aussi que la ligne de partage, quand elle existe, ne sépare pas « chasse » et « non-chasse » mais des *techniques* et des *gibiers* — ce qui est une tout autre affaire.

L'étude de 2023, et ce qui a suivi

Une publication a fait grand bruit en affirmant, après examen de plusieurs dizaines de sociétés de chasseurs-cueilleurs documentées, que les femmes

chassaient dans une large majorité d'entre elles — souvent le gros gibier, souvent avec des armes.

Le résultat a été massivement relayé, présenté comme la fin définitive du « mythe de l'homme chasseur ». Il figure aujourd'hui dans des articles de presse, des vidéos, et jusque dans des supports pédagogiques.

Des réanalyses ultérieures ont été sévères : critères de codage discutables, sources hétérogènes, confusion entre « des femmes chassent parfois » et « les femmes chassent couramment », et surtout absence de mesure de la *fréquence* ou de la *contribution alimentaire*.

Le reproche central est celui-ci : une société où une femme chasse une fois par an et une société où les femmes chassent quotidiennement sont comptées de la même façon. La statistique produite ne mesure donc pas ce qu'elle prétend mesurer.

Ce n'est pas un détail de méthode. C'est, exactement, la faute que le chapitre précédent reprochait à la génération de 1966 : classer selon une attente, puis compter les classements.

Le sort médiatique de l'épisode est instructif à lui seul. L'étude initiale a été reprise partout ; les réanalyses, publiées dix-huit mois plus tard dans les mêmes revues, n'ont eu presque aucun écho. Un lecteur qui s'informe par la presse générale connaît donc le premier résultat et ignore sa réfutation — asymétrie banale, mais qui pèse lourd sur un sujet où chacun cherche une confirmation.

Ce qu'on peut dire honnêtement

En l'état, trois affirmations sont défendables, et il faut les distinguer soigneusement.

Premièrement, la chasse n'était pas une activité exclusivement masculine. C'est établi par l'ethnographie, et cohérent avec les rares sépultures analysées correctement.

Deuxièmement, une asymétrie existe néanmoins dans la plupart des sociétés observées : les hommes y consacrent en moyenne plus de temps à la chasse au gros gibier, les femmes davantage à la cueillette, au petit gibier, à la pêche et à la collecte côtière. Nier cette tendance n'est pas plus scientifique que de l'ériger en loi naturelle.

Troisièmement, cette asymétrie est *variable*, réversible et culturelle. Elle diffère d'une société à l'autre, change selon la saison, l'âge, le nombre d'enfants — et elle n'a pas la rigidité que le récit classique lui prêtait.

CE QUI MANQUE VRAIMENT

Une question mal posée

Demander « les femmes chassaient-elles ? » revient à supposer que la chasse est l'activité de référence et le reste, un complément. C'est reconstruire la hiérarchie du modèle de 1966.

Les questions plus productives sont ailleurs : comment les groupes répartissaient-ils le risque et l'effort ? Comment s'organisait le portage, la conservation, le partage ? Quelle part revenait aux enfants et aux anciens ? Ces questions-là, l'archéologie sait commencer à y répondre — par les os, les traces d'usure et les campements.

Ce que dit l'équipement

Un argument mérite d'être signalé, parce qu'il est souvent oublié. La plupart des armes de jet du Paléolithique supérieur — propulseur, puis arc — **réduisent l'importance de la force physique** au profit de l'adresse, de la connaissance de l'animal et du positionnement.

Les expérimentations le confirment : le rendement d'un tir au propulseur dépend surtout de la technique. L'argument de la force, longtemps avancé pour justifier une division « naturelle » du travail, ne tient donc pas pour ces armes-là.

Il conserve une part de validité pour la chasse au contact, à l'épieu, telle qu'on la reconstitue pour les Néandertaliens — mais celle-ci concerne aussi bien

les hommes que les femmes en termes de risque, et les traumatismes néandertaliens se répartissent, précisément, entre les deux.

Une remarque sur ce point mérite d'être faite, car elle est rarement lue. Les fractures crâniennes et les blessures aux membres supérieurs, longtemps interprétées comme la signature d'une chasse rapprochée, se retrouvent chez les femmes néandertaliennes dans des proportions comparables à celles des hommes. Si ces lésions viennent bien de l'affrontement avec de grands herbivores, alors les femmes y participaient.

La prudence reste de mise — d'autres causes sont possibles, des chutes aux violences interpersonnelles —, mais l'observation est ancienne, robuste, et elle n'a longtemps intéressé personne.

Une hypothèse rarement examinée

Il en existe une, pourtant, qui rendrait compte de la plupart des données sans postuler d'exclusivité : la **spécialisation par technique** plutôt que par sexe.

Dans les sociétés observées, la chasse n'est pas une activité unique mais une famille de pratiques très différentes : l'affût, la poursuite d'endurance, le piégeage, la battue collective, la chasse au filet, la capture de petit gibier, le rabattage par le feu. Chacune demande des compétences distinctes, mobilise des effectifs différents, et rapporte de façon plus ou moins régulière.

Or ce que documente l'ethnographie n'est pas « les hommes chassent », mais une répartition entre ces techniques : les femmes très présentes dans le piégeage, la capture de petit gibier, la chasse collective et le rabattage ; les hommes davantage dans la poursuite lointaine et solitaire du gros gibier, celle qui exige une absence prolongée du campement.

Elle est cohérente, en outre, avec ce que l'archéologie enregistre. Les sites paléolithiques livrent en abondance des restes de petit gibier, d'oiseaux, de poissons et de coquillages, dont l'acquisition relève du piégeage et de la collecte plus que de l'affrontement — une part de l'alimentation longtemps traitée comme accessoire parce qu'elle ne correspondait pas à l'image de la chasse.

Cette lecture a un avantage : elle explique l'asymétrie sans invoquer une nature. Une absence de trois jours est incompatible avec un nourrisson, une battue au filet ne l'est pas. La contrainte porte sur la *durée d'éloignement*, pas sur le sexe — et elle disparaît dès que l'enfant grandit ou qu'un tiers le garde.

Le travail inscrit dans les corps

C'est la voie la plus prometteuse, et la moins médiatisée. Un os garde la mémoire des gestes répétés : l'ostéologie permet donc, non plus de deviner qui faisait quoi, mais de le lire.

Le principe est celui de la **plasticité osseuse**. Un os n'est pas une pièce inerte : il se remodèle en permanence, et se renforce là où il subit des contraintes mécaniques répétées. Le squelette d'un adulte porte donc la trace des efforts de sa vie.

Trois familles d'indices sont exploitées. La **section des os longs**, qui s'épaissit du côté sollicité — un joueur de tennis moderne présente jusqu'à 40 % de matière osseuse en plus sur son bras dominant. Les **enthésopathies**, remaniements aux points d'insertion des tendons, qui signent des efforts intenses et durables. Et l'**arthrose** localisée, qui indique une articulation surmenée.

Abu Hureyra, ou le prix de la farine

L'étude la plus célèbre porte sur un village du nord de la Syrie occupé au moment du passage à l'agriculture, il y a environ 11 000 ans. Elle a été menée dans les années 1990 sur plusieurs dizaines de squelettes.

Chez une part importante des femmes adultes, la même combinaison revient : arthrose sévère du gros orteil, déformation des genoux, écrasement des dernières vertèbres dorsales, hypertrophie des insertions musculaires des épaules et des bras.

Cette signature ne s'explique que d'une manière : de longues heures passées **à genoux, orteils repliés**, le buste projeté en avant, à pousser une molette sur une meule dormante. Le geste de la mouture, plusieurs heures par jour, pendant des années.

Aucune de ces lésions n'est mystérieuse prise isolément. C'est leur *association*, répétée sur des individus différents et absente chez les autres, qui constitue la démonstration : une signature, au sens propre.

2 à 3 h

Le temps quotidien de mouture estimé, par expérimentation, pour produire la ration céréalière d'un foyer néolithique. C'est ce temps-là que les squelettes d'Abu Hureyra ont enregistré.

Le résultat est doublement instructif. Il attribue une tâche à un groupe sans passer par une hypothèse — la preuve est dans l'os. Et il montre que le Néolithique, souvent décrit comme un progrès, a d'abord été pour ces femmes une **aggravation matérielle** de la condition de travail.

Un détail achève de convaincre : les mêmes squelettes présentent une usure dentaire caractéristique, provoquée par les grains de silice arrachés à la meule et mêlés à la farine. Le geste et son produit sont enregistrés sur le même individu.

Deux précisions, toutefois, pour ne pas surinterpréter. Ces lésions concernent une population néolithique, pas le Paléolithique : rien n'autorise à les projeter sur des chasseurs-cueilleurs. Et la répartition observée est statistique — quelques hommes présentent la même signature, quelques femmes en sont dépourvues. Ce que l'étude établit, c'est une *tendance nette dans un village donné*, pas une loi.



Meule dormante et molette. L'outil qui a laissé sa marque sur les squelettes d'Abu Hureyra : à genoux, buste en avant, plusieurs heures par jour. Le geste est simple, ses effets sur le corps ne le sont pas.

Photo Birmingham Museums Trust, CC BY 2.0

Les dents comme troisième main

L'émail dentaire enregistre lui aussi des habitudes de travail, et parfois avec une précision surprenante.

Sur de nombreux fossiles néandertaliens, les incisives supérieures portent une usure caractéristique et des **stries obliques** sur leur face externe. L'interprétation est solidement établie : la matière — peau, tendon, fibre végétale — était tenue entre les dents et la main, puis coupée au ras des lèvres avec un éclat de silex, dont la lame ripait sur l'émail.

L'orientation des stries indique même la latéralité de l'individu : elles penchent dans un sens chez les droitiers, dans l'autre chez les gauchers. On sait ainsi que les Néandertaliens étaient majoritairement droitiers, dans une proportion comparable à la nôtre.

D'autres traces racontent d'autres gestes : entailles régulières sur les faces latérales des dents, provoquées par le passage répété d'un fil ou d'un tendon ; usure en biseau du bord des incisives chez des individus qui assouplissaient le cuir en le mâchant.

Ce type d'usure se retrouve chez des populations récentes — notamment inuites, où la préparation des peaux à la bouche était traditionnellement un travail féminin. Chez les Néandertaliens, en revanche, elle est présente **chez les deux sexes**, ce qui invite à la prudence : le même geste n'était pas réparti de la même façon partout.

Ce que ces marqueurs ne disent pas

La méthode a ses limites, et elles doivent être énoncées.

Un marqueur d'activité indique une *contrainte mécanique*, pas une *tâche*. Une hypertrophie du bras droit peut résulter du lancer, de la mouture, du raclage, du portage. Il faut un faisceau — plusieurs marqueurs cohérents, un contexte archéologique, une comparaison expérimentale — pour nommer un geste.

S'y ajoutent des facteurs de confusion : l'âge, la nutrition, la génétique et certaines pathologies modifient l'os indépendamment de l'activité. C'est pourquoi les études sérieuses raisonnent sur des **séries**, jamais sur un individu.

Enfin, l'os n'enregistre bien que ce qui est répété longtemps et intensément. Une activité saisonnière, occasionnelle ou brève reste invisible — ce qui interdit de conclure de l'absence de marqueur à l'absence de pratique. C'est une limite dont les résumés grand public ne tiennent presque jamais compte.

COMMENT ON VALIDE

Le rôle de l'expérimentation

Pour passer d'une contrainte mécanique à un geste, les chercheurs procèdent par comparaison contrôlée.

On fait exécuter la tâche supposée — moudre, racler une peau, ramer, lancer — par des volontaires équipés de capteurs, et l'on mesure quels muscles travaillent, quelles articulations encaissent, quelle asymétrie s'installe. On compare ensuite ce profil à celui lu sur les os anciens.

La démarche a ses faiblesses : quelques semaines d'expérience ne reproduisent pas vingt ans de pratique, et des volontaires modernes n'ont ni la corpulence ni le régime alimentaire d'une population préhistorique.

Elle a néanmoins un mérite décisif : elle rend les hypothèses **testables**. Un modèle qui prédit une hypertrophie du deltoïde et n'en trouve pas est faux, quelle que soit sa plausibilité narrative.

Un résultat qui dérange les deux camps

Une étude comparative publiée en 2017 a mis en regard les os des bras de femmes néolithiques et de l'âge du bronze européen avec ceux de sportives contemporaines de haut niveau : rameuses, footballeuses, coureuses.

Le résultat est sans appel. Les **humérus** des femmes préhistoriques présentent une robustesse supérieure à celle des rameuses d'élite — des athlètes qui s'entraînent une vingtaine d'heures par semaine.

Les os des jambes, eux, restent dans la moyenne, ce qui exclut une explication par la seule mobilité. La charge portait sur le haut du corps : mouture, portage, raclage, travail des fibres, transformation.

LE RETOURNEMENT

Ce que mesure la comparaison

Ce résultat contredit deux récits à la fois.

Il ruine l'image de la femme préhistorique cantonnée à des tâches légères, à l'écart de l'effort — l'effort est là, inscrit dans l'os, à un niveau que peu de femmes contemporaines atteignent.

Mais il ne dit pas non plus qu'elles chassaient : la signature n'est pas celle du lancer, geste bref et asymétrique, mais celle d'un travail manuel **répétitif et bilatéral**.

Autrement dit, les données ne valident ni le récit ancien ni son inversion. Elles décrivent autre chose : une économie où la transformation des ressources représentait un travail physique majeur, largement porté par les femmes, et systématiquement sous-estimé parce qu'il n'était pas spectaculaire.

La part invisible de l'économie

Ce chapitre débouche sur une idée simple et rarement énoncée. Dans une société sans stockage industriel, l'essentiel du travail n'est pas l'acquisition : c'est la **transformation**.

Une carcasse doit être dépecée, découpée, séchée ou fumée. Une peau doit être écharnée, tannée, assouplie, cousue — plusieurs jours de travail pour un seul vêtement. Les fibres végétales doivent être récoltées, rouies, filées, tressées : cordes, filets, paniers, sans lesquels ni la pêche, ni le piégeage, ni le transport ne fonctionnent.

Ces matériaux — cordages, textiles, vanneries, peaux — ont presque entièrement disparu des sites. Le travail qui les produisait est donc archéologiquement invisible, alors qu'il représentait probablement **plus d'heures que la chasse**.

Une préhistoire écrite à partir de ce qui se conserve était condamnée à surestimer la pierre et le gibier. Ce n'est pas seulement un biais de genre : c'est un biais de conservation, qui s'est trouvé coïncider avec lui.

Les rares sites où ces matières ont survécu le confirment. Les tourbières, les milieux gelés et quelques grottes très sèches ont livré des cordages torsadés, des empreintes de vannerie dans l'argile cuite, des fibres tordues sur un éclat de silex néandertalien — assez pour établir que ces techniques existaient dès le Paléolithique moyen, et qu'elles étaient **complexes**.

Ce n'est donc pas la préhistoire qui était pauvre en textile : ce sont nos sites.

L'ordre de grandeur mérite d'être posé. Les reconstitutions expérimentales estiment à plusieurs dizaines d'heures le traitement complet d'une peau de cervidé — écharnage, dégraissage, tannage, assouplissement, fumage — et à une centaine d'heures la confection d'un vêtement cousu. Un groupe de vingt personnes vivant sous un climat froid devait donc consacrer, chaque année, des milliers d'heures à sa seule protection thermique.

Rapportée à ce total, la fabrication des outils de pierre — quelques minutes pour un éclat, quelques heures pour une pièce élaborée — occupe une place étonnamment modeste. Notre chronologie de la préhistoire est pourtant construite presque entièrement sur elle, faute d'autre chose à compter.

Nous avons nommé les époques d'après ce qui résiste au temps. La pierre a donné son nom à l'âge ; le reste du travail n'a pas eu de nom du tout.

LE BIAIS DE CONSERVATION

Enfanter, allaiter, survivre

On ne peut pas écrire l'histoire des femmes préhistoriques en ignorant la maternité — ni en la réduisant à cela. La démographie des chasseurs-cueilleurs, mieux connue qu'on ne le croit, impose des contraintes précises.

Commençons par un chiffre qui surprend souvent. Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs documentées, une femme met au monde en moyenne **quatre à six enfants** au cours de sa vie — beaucoup moins que dans les sociétés agricoles, où huit à dix sont courants.

La raison tient à l'intervalle entre les naissances : trois à quatre ans, contre deux ou moins chez les agriculteurs. Cet écart s'explique par l'allaitement prolongé — qui suspend l'ovulation tant qu'il est fréquent —, par une charge énergétique élevée et par l'impossibilité pratique de porter deux enfants en bas âge dans un groupe mobile.

Ce point est décisif pour tout le dossier : une femme de chasseurs-cueilleurs n'était pas *continuellement* enceinte ou allaitante. Sur une vie adulte d'environ vingt-cinq ans, la maternité occupe une part importante, mais laisse de longues périodes disponibles.

Ce que disent les dents des enfants

L'étude du sevrage a fait un bond avec l'analyse chimique de l'émail. Une dent se forme par couches successives, comme un arbre, et enregistre jour après jour la composition du sang de l'enfant.

La proportion de **baryum** et de certains isotopes du calcium change nettement au passage du lait maternel à une alimentation solide. On peut donc lire, sur une dent fossile, la date de la naissance, celle de l'introduction d'aliments complémentaires et celle du sevrage définitif.

Appliquée à une dent néandertalienne d'Italie, la méthode a montré un allaitement exclusif d'environ six mois, puis une introduction progressive d'autres aliments — un schéma très proche de celui recommandé aujourd'hui, et différent de ce qu'on supposait.

L'intérêt dépasse la curiosité. Un sevrage précoce raccourcit l'intervalle entre les naissances, donc augmente la fécondité, donc modifie la démographie de toute une population. Une donnée chimique lue sur une dent d'enfant renseigne ainsi, de proche en proche, sur la capacité d'un groupe à croître ou à décliner.

Le même raisonnement a d'ailleurs été mobilisé dans le débat sur l'extinction des Néandertaliens : à effectif réduit, un allongement de quelques mois de l'intervalle entre naissances suffit, sur quelques millénaires, à faire basculer une population vers l'extinction.

Un corps sous contrainte énergétique

Un dernier élément permet de comprendre pourquoi la maternité pèse tant sur l'organisation d'un groupe : son coût, qui se chiffre.

Une grossesse représente un surcroît d'environ 300 kilocalories par jour au dernier trimestre. Un allaitement en pleine production en demande **500 à 600**, soit le quart de la ration quotidienne d'une femme adulte active. Sur trois ou quatre ans d'allaitement par enfant, la dépense cumulée est considérable.

Cette charge explique deux observations. D'abord, la fécondité des chasseuses-cueilleuses est régulée par l'état nutritionnel : en période de disette, l'ovulation se suspend. Ensuite, une femme allaitante ne peut pas simultanément produire tout son alimentaire et celui de son enfant — d'où la nécessité, encore, des apports du groupe.

On mesure ici l'écart avec l'imagerie ancienne. La femme du diorama, assise près du feu, y figure comme une dépendante. Les chiffres décrivent l'inverse : une productrice sous contrainte énergétique maximale, dont l'activité conditionne la survie de la génération suivante.

Le prétendu dilemme obstétrical

Un argument a longtemps servi de socle biologique au récit traditionnel : l'accouchement humain serait exceptionnellement difficile, parce que la bipédie aurait rétréci le bassin tandis que l'encéphalisation élargissait la tête des nouveau-nés.

De ce « dilemme obstétrical » on tirait deux conséquences : les femmes auraient été durablement immobilisées par la reproduction, et l'accouchement aurait exigé une assistance, donc un groupe.

L'argument avait la solidité apparente d'un raisonnement mécanique, et il a été enseigné comme tel pendant un demi-siècle. Il présentait de surcroît l'avantage d'être *biologique* : il plaçait la division du travail hors du champ de la culture, donc hors de discussion.

Le modèle a été sérieusement contesté depuis une dizaine d'années. Les mesures montrent qu'un bassin plus large ne dégrade pas mesurablement l'efficacité de la marche ou de la course. La difficulté de l'accouchement humain s'explique mieux par un compromis **métabolique** : la gestation s'arrête lorsque l'organisme maternel ne peut plus soutenir la dépense énergétique du fœtus, ce qui produit un nouveau-né très immature.

La conséquence importante est celle-ci : les difficultés obstétricales ne suffisent pas à fonder une division du travail. Elles fondent en revanche une **nécessité de coopération** — pour l'accouchement, puis pour élever un enfant qui reste dépendant des années durant.

Une conséquence secondaire mérite d'être signalée, car elle circule beaucoup sous une forme fautive. On lit souvent que les femmes préhistoriques auraient été « incapables » d'accoucher seules. L'observation ethnographique dit autre chose : l'accouchement assisté est la norme, l'accouchement solitaire existe, et les deux se rencontrent parfois dans une même société. Ce qui est universel, ce n'est pas l'assistance obligatoire — c'est sa disponibilité.

Et cette coopération, elle, laisse des traces. Un enfant humain ne peut pas être élevé par sa seule mère : le coût énergétique dépasse ce qu'une femme peut produire tout en s'alimentant elle-même. Il faut des apports extérieurs, réguliers, venus du père, des sœurs, des grands-mères, du groupe. L'espèce

humaine est, en termes techniques, un *reproducteur coopératif* — et c'est probablement la contrainte la plus structurante de son organisation sociale.

L'HYPOTHÈSE

Le rôle des grands-mères

L'espèce humaine présente une singularité rarement remarquée : les femmes vivent couramment trente ou quarante ans après la fin de leur fécondité. Chez la quasi-totalité des mammifères, reproduction et durée de vie s'arrêtent ensemble.

L'hypothèse dite *de la grand-mère* propose une explication. Une femme âgée qui cesse d'avoir des enfants mais aide sa fille — approvisionnement, garde, transmission — augmente le nombre de ses petits-enfants survivants. La sélection favoriserait donc la longévité post-reproductive.

Les observations ethnographiques la soutiennent : chez plusieurs peuples de chasseurs-cueilleurs, les femmes de plus de cinquante ans comptent parmi les collectrices les plus productives du groupe, et la présence d'une grand-mère améliore mesurablement la survie des enfants.

Elle reste discutée — la longévité pourrait aussi résulter d'autres pressions — mais elle a un mérite : elle place les femmes âgées, totalement absentes de l'imagerie classique, au centre de l'économie d'un groupe.

Un indice archéologique lui a été associé, et il est saisissant. Le décompte de l'âge au décès sur de grandes séries de fossiles montre que la proportion d'individus **âgés** augmente nettement au Paléolithique supérieur par rapport aux périodes antérieures. Autrement dit, à partir d'un certain moment, les gens vivent plus longtemps après leur période de reproduction.

Le fait est discuté — il pourrait tenir en partie à un biais de conservation ou aux méthodes d'estimation de l'âge —, mais il est retrouvé sur plusieurs corpus indépendants.

Cette évolution coïncide avec l'explosion des innovations techniques et symboliques de la même période. La corrélation ne prouve rien à elle seule, mais l'hypothèse est cohérente : une société qui compte des anciens dispose de mémoires — des itinéraires, des saisons, des crises rares, des savoir-faire longs à transmettre.

Mobilité et portage

Reste l'objection pratique, la plus fréquente : comment se déplacer, travailler, chasser avec un nourrisson ?

L'ethnographie répond sans ambiguïté. Les femmes de chasseurs-cueilleurs parcourent couramment plusieurs kilomètres par jour en portant un enfant et une charge de nourriture. Chez les Agta, des chasseresses partent avec un nourrisson ou le confient à une parente pour quelques heures.

Le dispositif technique compte autant que la biologie. Un moyen de portage — écharpe, hotte, sac de peau — libère les deux mains et transforme radicalement la contrainte. Ces objets, en matières périssables, n'ont laissé aucune trace archéologique directe, mais leur existence est difficile à mettre en doute.

Et l'organisation collective fait le reste : la **garde partagée** des enfants, quasi universelle dans les groupes observés, permet à chaque adulte de s'absenter à tour de rôle. La question « comment faisaient-elles avec les enfants ? » suppose une famille nucléaire isolée — un modèle historiquement très récent.

L'archéologie apporte ici un appoint discret mais réel. Les analyses isotopiques menées sur plusieurs séries paléolithiques et néolithiques montrent que **femmes et hommes d'un même groupe consommaient une alimentation très proche**, sans écart systématique de la part carnée. Si la chasse avait été une affaire exclusivement masculine assortie d'un privilège alimentaire, la chimie des os le dirait. Elle ne le dit pas.

Les analyses de mobilité vont dans le même sens : les rapports isotopiques du strontium, qui enregistrent les terrains traversés pendant l'enfance, révèlent dans plusieurs séries néolithiques des femmes venues de plus loin que les hommes — indice d'une résidence patrilocale, où les épouses rejoignent le groupe du mari. C'est l'un des rares faits d'organisation sociale que l'archéologie sache établir directement.

Les enfants eux-mêmes ne sont d'ailleurs pas de simples charges. Dès six ou sept ans, ils collectent, pêchent, piègent, gardent les plus jeunes et participent à la préparation des aliments. Plusieurs études ethnographiques montrent qu'un enfant de dix ans peut couvrir une part appréciable de ses propres besoins. L'imagerie classique, qui les cantonne au campement, se trompe sur eux comme elle se trompe sur leurs mères.

Ce que coûtait une vie

Un dernier ordre de grandeur, pour finir sur le concret. L'espérance de vie à la naissance, dans ces populations, se situe autour de trente ans — chiffre écrasé par une mortalité infantile qui emporte un quart à un tiers des enfants avant cinq ans.

Mais un individu ayant franchi ce cap avait de bonnes chances d'atteindre la soixantaine. Les groupes de chasseurs-cueilleurs ne sont pas des populations de jeunes gens : ils comptent des anciens, et ces anciens sont dépositaires du savoir.

Quant à la mortalité maternelle, souvent supposée massive, elle est **archéologiquement presque invisible**. Les sépultures de femmes mortes en couches, identifiables lorsqu'un fœtus est présent dans le bassin, sont rares. Cette rareté ne prouve pas qu'elles l'étaient : elle indique surtout que nous n'avons pas les moyens de le mesurer.

Un dernier point mérite d'être signalé, parce qu'il est régulièrement mal compris. Ces populations n'étaient pas menacées par un excès de mortalité mais par leur **faible effectif**. Un groupe de chasseurs-cueilleurs compte typiquement vingt-cinq à cinquante personnes, relié à quelques groupes voisins pour former un réseau de quelques centaines d'individus — le minimum viable pour trouver des conjoints et absorber une mauvaise année.

Ce chiffre est peut-être le plus important de tout le dossier, et le moins cité. Il rend absurde l'idée d'une spécialisation stricte : dans un groupe de trente personnes dont une dizaine d'adultes valides, personne ne peut se permettre d'être incompetent dans une tâche essentielle. La polyvalence n'y est pas une valeur, c'est une contrainte arithmétique.

À cette échelle, chaque naissance et chaque décès comptent, et les décisions d'organisation — qui part, qui reste, qui garde les enfants, qui transmet — ne relèvent pas de la coutume mais de la survie du groupe. C'est le cadre dans lequel il faut replacer toutes les questions de ce dossier.

La maternité contraint une organisation ; elle ne la détermine pas. Entre les deux tient tout ce que l'archéologie peut espérer découvrir.

CE QUE CHANGE LA DÉMOGRAPHIE

Les femmes dans l'art

Le corps féminin est, de très loin, le sujet humain le plus représenté au Paléolithique supérieur. Cette évidence a nourri un siècle d'interprétations — et il faut la reprendre à zéro.

Entre 30 000 et 20 000 ans avant le présent, une même catégorie d'objets apparaît d'un bout à l'autre de l'Europe et jusqu'en Sibérie : de petites statuettes féminines, taillées dans l'ivoire, la pierre tendre ou modelées en argile cuite.

On en connaît aujourd'hui environ **deux cents**, des Pyrénées au lac Baïkal, soit six mille kilomètres. La récurrence des conventions — hanches et poitrine marquées, extrémités sommaires, visage souvent absent — sur une telle étendue est l'un des faits les plus troublants de la préhistoire.



La Vénus de Willendorf, calcaire, environ 11 cm, découverte en Autriche en 1908. Le visage est absent, remplacé par un couvre-chef ou une chevelure travaillée ; les pieds n'existent pas.

Photo Jakub Hafun, CC BY-SA 4.0

Un siècle d'interprétations

Le nom même de « Vénus » date de la fin du XIX^e siècle, et il n'est pas innocent : il installe d'emblée ces objets dans un registre esthétique et érotique emprunté à l'Antiquité classique.

Les lectures se sont succédé sans jamais se départager. Des **déesse-mères**, vestiges d'un culte de la fécondité — hypothèse dominante jusqu'aux années 1960, aujourd'hui jugée invérifiable. Des figurations érotiques destinées à des chasseurs. Des **autoportraits**, proposition ingénieuse selon laquelle les déformations correspondraient à ce qu'une femme voit de son propre corps en baissant les yeux. Des marqueurs d'identité de groupe. Des supports d'apprentissage anatomique.

Aucune de ces lectures n'est réfutable, ce qui est le signe qu'elles relèvent moins de l'archéologie que de l'air du temps de leurs auteurs.

Ce que la série montre vraiment

Un examen d'ensemble corrige plusieurs idées reçues, et c'est là que le sujet devient intéressant.

D'abord, la **diversité** est bien plus grande que l'image type ne le laisse croire. À côté des figures aux formes amples, la série compte des silhouettes minces, des corps juvéniles, des figures schématiques réduites à quelques traits — et un petit nombre de représentations masculines ou asexuées.

Ensuite, l'assimilation systématique à la fécondité résiste mal. Peu de statuettes sont manifestement enceintes ; beaucoup ne le sont pas du tout. Certaines, comme la **Dame de Brassempouy**, sont de simples visages, ce qui contredit frontalement l'idée d'un art centré sur le corps reproducteur.



La Dame de Brassempouy, ivoire de mammouth, 3,6 cm, Landes. L'une des plus anciennes représentations de visage humain connues — et l'exact contraire de la « Vénus » sans tête.

Photo Jibi44, CC BY-SA 3.0

Enfin, ces objets sont petits, souvent usés, parfois percés : ce sont des **objets manipulés**, transportés, portés — pas des idoles installées dans un sanctuaire. Cette dimension pratique, longtemps négligée, oriente vers des usages sociaux plutôt que culturels.

Deux observations techniques vont dans le même sens. Plusieurs statuettes portent des traces d'ocre ou de polissage par frottement, signe d'une manipulation prolongée. Et les figurines d'argile de Dolní Věstonice, en Moravie, ont manifestement été cuites **humides et volontairement fragmentées** par le choc thermique : ce qui comptait était peut-être moins l'objet que l'acte de le faire éclater.

La question qu'on ne posait pas

Une interrogation simple a mis un siècle à émerger : **qui fabriquait ces figurines, et pour qui ?**

Rien n'indique un auteur masculin. Rien n'indique un destinataire masculin. L'hypothèse que des femmes aient sculpté des femmes, pour des femmes, est aussi économique que les autres — et elle n'a longtemps pas été formulée, ce qui en dit plus sur l'histoire de la discipline que sur le Gravettien.

Les mains négatives

L'autre dossier, plus technique, concerne les pochoirs de mains — ces silhouettes obtenues en projetant du pigment autour d'une main plaquée contre la paroi. On en compte des centaines, du Pech Merle à Sulawesi.

Ce sont, littéralement, des empreintes de personnes. D'où l'idée d'en déduire le sexe de leurs auteurs.

La méthode repose sur le **rapport entre l'index et l'annulaire**, statistiquement différent selon le sexe dans les populations actuelles, ainsi que sur la largeur relative de la paume. Appliquée à une série de mains de grottes françaises et espagnoles, elle a conduit à une conclusion largement relayée : une majorité d'entre elles seraient féminines.

LE DÉBAT

Ce que vaut la mesure

Les objections sont sérieuses, et elles n'ont pas été levées.

Le rapport index/annulaire est une différence **statistique**, avec un très large recouvrement entre les sexes : il ne classe pas fiablement un individu isolé. Les référentiels utilisés sont des populations européennes contemporaines, dont rien ne garantit qu'elles représentent des populations paléolithiques.

S'y ajoutent des problèmes de mesure : la main peut avoir été pliée, pressée, tenue à distance ; le pochoir déforme les contours ; les doigts sont parfois incomplets — volontairement ou non. Et les mains d'adolescents brouillent la distinction.

La conclusion honnête est qu'**une partie significative des mains n'est pas masculine**. C'est déjà notable, puisqu'on supposait le contraire sans le vérifier. Mais la proportion exacte n'est pas établie.



Mains négatives. Le geste est direct : une main plaquée, du pigment projeté autour. Reste à savoir de qui — et la réponse est moins assurée que ne l'ont dit les résumés de presse.

Photo Sabjan Badio, CC BY-SA 4.0

Un indice indépendant mérite d'être signalé : plusieurs grottes ornées ont livré, dans les sols argileux, des **empreintes de pieds** d'enfants et d'adolescents, parfois en groupe. Les cavités profondes n'étaient donc pas réservées à des initiés adultes. Cela ne dit pas qui peignait, mais cela interdit d'imaginer un espace exclusivement masculin.

Le réseau Clastres, à Niaux, en offre l'exemple le plus net : des empreintes de pieds nus d'enfants, conservées dans l'argile à des centaines de mètres de l'entrée, dans une galerie qui n'a pas été fréquentée depuis. À la Grotte Chauvet, l'empreinte d'un adolescent accompagne celle d'un canidé sur plusieurs dizaines de mètres.

Là encore, la conclusion honnête est modeste et solide : les grottes ornées étaient fréquentées par des groupes d'âges et probablement de statuts variés. Toute reconstitution qui n'y place que des chamanes adultes ajoute au dossier ce qu'il ne contient pas.

Où en est le dossier

Trois constats résument l'état des connaissances sur les femmes dans l'art paléolithique, et il faut résister à la tentation d'en tirer davantage.

Le corps féminin est le **sujet humain dominant** de l'art mobilier gravettien, sur une aire immense et pendant plusieurs millénaires. Ce fait est massif et il demande une explication ; aucune n'est aujourd'hui démontrée.

Les **auteurs** de cet art restent inconnus, pour les statuettes comme pour les parois. Les tentatives d'identification par les mains ont ouvert une brèche réelle dans une certitude implicite, sans la remplacer par une certitude inverse.

Enfin, la **fonction** de ces objets et de ces images échappe entièrement. On ne sait pas s'ils étaient religieux, pédagogiques, identitaires, ludiques, ou plusieurs de ces choses à la fois selon les régions et les époques — hypothèse la plus vraisemblable, et la moins racontable.

Il faut savoir s'en tenir là. L'art paléolithique est le domaine où la tentation d'extrapoler est la plus forte, parce que les images nous parlent — et c'est précisément pourquoi elles nous trompent.

Les oubliées de la discipline

Il y a une seconde absence, moins souvent relevée que la première : celle des femmes qui ont fait la préhistoire. Plusieurs de ses fondations reposent sur des travaux dont on a retenu les résultats et oublié les auteures.

Commençons par la plus considérable, et probablement la moins connue du public français.

Dorothy Garrod (1892-1968)

Formée à Oxford puis auprès de l'abbé Breuil, elle dirige à partir de 1929 les fouilles du **mont Carmel**, en Palestine mandataire — un chantier de sept ans, mené avec une équipe presque entièrement féminine, recrutée localement.

Les résultats sont fondateurs. Elle y établit la première séquence stratigraphique continue du Proche-Orient, du Paléolithique moyen au Néolithique. Elle met au jour à Skhul et Tabun des restes humains qui deviendront centraux dans le débat sur la coexistence de Néandertal et des hommes modernes. Et elle identifie et nomme une culture entière, le **Natoufien**, dont on comprendra plus tard qu'elle précède immédiatement l'invention de l'agriculture.

En 1939, elle est élue titulaire de la chaire d'archéologie de Cambridge — **première femme professeur** de toute l'histoire de l'université, à une époque où les étudiantes n'y recevaient pas encore de diplôme de plein exercice. Elle n'avait, de ce fait, pas le droit de siéger dans certaines instances de la faculté dont elle était pourtant membre.

Elle mènera par ailleurs des recherches au Kurdistan, en Bulgarie, à Gibraltar et au Liban, et terminera sa carrière en fouillant en France. Son nom figure

aujourd'hui dans les manuels au détour d'une ligne sur le Natoufien.

Un détail achève de situer l'époque : les fouilles du mont Carmel employaient une main-d'œuvre de villageoises arabes formées sur place, et l'encadrement scientifique était assuré par de jeunes archéologues britanniques et américaines. Il s'agit, à notre connaissance, du premier grand chantier de fouille dirigé et exécuté presque intégralement par des femmes — un fait qui n'a été relevé qu'au XXI^e siècle.



Dorothy Garrod (à droite) avec l'abbé Breuil. Elle a nommé le Natoufien, fouillé le mont Carmel pendant sept ans et occupé la première chaire jamais confiée à une femme à Cambridge. Fonds Saint-Mathurin, musée d'Archéologie nationale — domaine public

Mary Leakey (1913-1996)

Le cas est différent, et exemplaire d'un autre mécanisme : celui de l'effacement par le couple.

Illustratrice de formation, sans diplôme universitaire, elle devient l'une des meilleures fouilleuses de son temps. C'est elle qui découvre en 1948 le crâne de *Proconsul*, puis en 1959 celui du *Zinjanthropus* d'Olduvai — la trouvaille qui fera la célébrité de Louis Leakey et débloquera le financement américain des recherches est-africaines.

C'est elle encore qui met au jour, en 1976 à **Laetoli**, les empreintes de pas vieilles de 3,6 millions d'années qui démontrent une bipédie pleinement acquise bien avant l'augmentation du volume cérébral — l'un des résultats majeurs de la paléanthropologie du XX^e siècle.

Pendant des décennies, les journaux ont attribué ces découvertes à « Louis Leakey et sa femme ». La division du travail y était pourtant explicite et connue des intéressés : lui levait les fonds et parlait en public, elle fouillait, relevait, dessinait et publiait les monographies de référence sur l'industrie lithique d'Olduvai — ouvrages que les spécialistes utilisent encore.

Annette Laming-Emperaire (1917-1977)

Sa thèse, soutenue en 1957, opère une rupture méthodologique dans l'étude de l'art pariétal. Contre l'interprétation dominante — la magie de la chasse —, elle propose d'analyser les grottes comme des **compositions organisées**, où le sens naît de l'association et de la position des figures, non de chaque animal pris isolément.

André Leroi-Gourhan développera cette approche structurale et lui devra sa notoriété : c'est son nom qu'on retient. Laming-Emperaire poursuivra sa carrière au Brésil, où elle dirige les fouilles de Lagoa Santa et met au jour les restes très anciens surnommés plus tard « Luzia », pièce centrale du dossier du peuplement des Amériques.

Il faut préciser, par honnêteté, que Leroi-Gourhan n'a jamais dissimulé l'antériorité de ces travaux : il la cite. L'effacement n'est pas ici le fait d'un homme, mais d'une chaîne — les manuels qui simplifient, les conférences qui résumement, les articles de presse qui ont besoin d'un nom. C'est ce qui le rend difficile à corriger : il n'a pas de coupable.

Le mécanisme, plus que les personnes

Ces trois trajectoires ne relèvent pas de l'anecdote biographique. Elles décrivent un phénomène régulier, décrit et nommé par les historiens des sciences, et qui se reproduit dans toutes les disciplines de la même période.

Il agit d'autant plus efficacement qu'il ne suppose aucune intention. Personne, dans les cas cités, n'a effacé qui que ce soit : la reconnaissance suit simplement les positions institutionnelles, et les positions étaient fermées.

LE MÉCANISME

Un effacement à trois temps

Les biographies diffèrent, la trajectoire se répète.

À l'entrée, l'accès aux positions est fermé ou conditionné : pas de chaire, pas de direction de fouille, une place d'assistante ou d'épouse.

Pendant, le travail est réel mais la signature est collective ou masculine — les rapports, les publications, les interviews.

Après, l'historiographie retient le nom le plus visible. Le résultat survit, l'auteur disparaît. Ce phénomène a reçu un nom en histoire des sciences : l'*effet Matilda*, symétrique de l'effet Matthieu qui veut que la notoriété aille à ceux qui en ont déjà.

Un indice permet de le repérer sans enquête biographique : lorsqu'un résultat est cité couramment mais que personne, dans un auditoire de spécialistes, ne sait spontanément qui l'a produit, il y a de bonnes chances qu'un tel mécanisme ait joué.

Pourquoi cela concerne le lecteur

On pourrait n'y voir qu'une question de justice rétrospective, réglée par quelques réhabilitations. Ce serait passer à côté de l'essentiel.

Une discipline qui ignore ses propres auteurs perd aussi la mémoire de leurs **méthodes** et de leurs **réserves**. Les précautions que Garrod formulait sur la lecture des sépultures, les doutes de Laming-Emperaire sur l'interprétation des grottes, ont disparu en même temps que leurs noms — et il a fallu les redécouvrir.

C'est le lien direct avec les chapitres précédents. Une partie des erreurs corrigées aujourd'hui avait déjà été signalée, parfois cinquante ans plus tôt, par des chercheuses dont l'avertissement n'a pas été enregistré.

Et en France

La liste française est longue, et à peu près inconnue du grand public.

- **Suzanne de Saint-Mathurin** (1900-1991), qui découvre en 1950 avec Dorothy Garrod la frise sculptée du Roc-aux-Sorciers, à Angles-sur-l'Anglin — l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture magdalénienne.
- **Germaine Henri-Martin** (1902-1975), qui reprend les fouilles de La Quina et met au jour en 1979 le crâne néandertalien de La Chaise, référence pour la période.
- **Denise de Sonneville-Bordes** (1919-2008), qui établit avec la typologie du Paléolithique supérieur l'un des outils de classification les plus utilisés de la discipline.
- **Marthe et Saint-Just Péquart**, dont les fouilles de Téviec et Hoëdic ont livré les sépultures mésolithiques les mieux conservées d'Europe occidentale.



La reconnaissance, tardive. Il aura fallu attendre les années 2010 pour que l'œuvre de Dorothy Garrod fasse l'objet de biographies, d'expositions et de commémorations.

Photo Lajm Moore, CC BY-SA 4.0

À cette liste, il faudrait ajouter les innombrables dessinatrices, préparatrices, restauratrices et techniciennes de laboratoire dont le travail conditionne toute publication archéologique et n'apparaît, au mieux, qu'en note de bas de

page. Une planche de mobilier lithique, un relevé de coupe, un moulage sont des actes d'interprétation autant que d'exécution.

Où en est-on aujourd'hui

La situation a changé, mais inégalement. Les femmes sont aujourd'hui majoritaires parmi les étudiants en archéologie et nombreuses parmi les archéologues de terrain, notamment dans l'archéologie préventive.

La répartition reste en revanche déséquilibrée aux niveaux supérieurs : directions de laboratoire, chaires, direction de grands programmes, signatures en première position dans les revues à fort impact.

La structure du métier y contribue. L'archéologie de terrain repose sur des contrats courts, une mobilité géographique élevée et des campagnes d'été de plusieurs semaines — un régime qui sélectionne durement au moment où se constituent les carrières. Le déséquilibre observé aux niveaux supérieurs n'est donc pas seulement l'héritage d'une époque : il est en partie reproduit par l'organisation actuelle du travail.

Le rattrapage est engagé, du reste, et il vaut la peine d'être signalé : biographies, expositions, rééditions et travaux d'histoire de l'archéologie se sont multipliés depuis une quinzaine d'années. Plusieurs salles de musée, laboratoires et prix scientifiques portent désormais les noms cités dans ce chapitre.

Le lien avec le reste de ce dossier n'est pas anecdotique. Une discipline reflète les questions que ses praticiens jugent dignes d'être posées. L'intérêt récent pour le travail invisible, la transformation des matières, la démographie, l'enfance — tous ces angles longtemps délaissés — coïncide avec la diversification de ceux qui la pratiquent. Ce n'est pas une coïncidence : c'est le mécanisme normal d'une science.

Il faut se garder d'en tirer une règle simpliste — on n'étudie pas mieux un sujet parce qu'on lui ressemble, et l'essentiel des corrections rapportées dans ce dossier vient d'équipes mixtes appliquant des méthodes de laboratoire. Mais on n'étudie que ce que l'on a pensé à regarder, et l'élargissement du recrutement élargit mécaniquement la liste des questions.

Ce que nous savons, ce que nous supposons

Au terme de ce parcours, il vaut la peine de trier — parce que le sujet est de ceux où l'on cite volontiers ce qui arrange.

Ce qui est établi

- La division du travail « homme chasseur / femme cueilleuse » n'a **jamais été démontrée** pour le Paléolithique. Elle a été supposée, illustrée, puis enseignée.
- Une partie des attributions anciennes du sexe des squelettes était **fausse**, parce qu'elle se fondait sur le mobilier funéraire et non sur l'anatomie.
- Les femmes préhistoriques fournissaient un **travail physique intense** et durable, mesurable sur leurs os.
- La **variabilité entre sociétés** de chasseurs-cueilleurs est considérable : aucun modèle unique ne les décrit.
- Plusieurs découvertes majeures de la discipline sont dues à des femmes dont le nom a été effacé.

Ce qui est probable

- Une asymétrie moyenne existait dans la plupart des groupes, sans rigidité et sans exclusivité.
- Le travail de transformation — peaux, fibres, conservation — représentait plus d'heures que l'acquisition, et il est archéologiquement invisible.
- Les femmes âgées jouaient un rôle économique et social majeur.

Ce qui n'est pas su

- La **fréquence réelle** de la participation des femmes à la chasse au gros gibier.
- L'identité des auteurs de l'art pariétal et mobilier.
- La signification des statuettes féminines.
- L'organisation de la parenté, de la résidence et du pouvoir dans les groupes paléolithiques.

Le récit ancien avait un défaut qui n'était pas d'être masculin : il était d'être certain. Le remplacer par une autre certitude ne serait pas un progrès.

EN GUISE DE CONCLUSION

Ce qui a changé en trente ans n'est pas qu'on aurait découvert des femmes chasseresses. C'est qu'on a cessé de **déduire** et commencé à **mesurer** :

sexer par la génétique, lire les gestes dans les os, dater les sevrages dans l'email. Les résultats sont partiels, contradictoires, souvent décevants pour qui attend un récit simple. C'est exactement ce à quoi ressemble une science qui fonctionne.

Ce qu'il faudrait pour avancer

Trois chantiers commanderont les progrès de la décennie qui vient, et aucun ne passe par une découverte spectaculaire.

Le **réexamen systématique des collections**, d'abord : des dizaines de milliers d'individus dorment dans les réserves des musées, sexés selon des critères anciens. Chaque campagne de vérification produit des corrections.

L'**analyse des protéines**, ensuite, qui permet de sexer là où l'ADN a disparu, y compris sur des immatures — la catégorie la plus mal connue de toute la préhistoire.

Le **travail sur les matières périssables**, enfin : microtraces d'usure, empreintes de fibres, résidus sur les outils. C'est la seule voie pour rendre visible la moitié de l'économie préhistorique qui a disparu du sol.

On remarquera que ces trois chantiers ont un point commun : aucun ne consiste à chercher une preuve pour ou contre une thèse. Tous consistent à **augmenter la quantité d'information disponible** sur des individus qu'on croyait déjà décrits. C'est la seule façon connue de sortir d'un débat où chacun dispose de son anecdote.

À RETENIR

Trois réflexes de lecture

Demander sur quoi porte la mesure. Un titre annonçant que « les femmes chassaient » recouvre parfois une seule sépulture, parfois un codage ethnographique, parfois rien du tout. Les trois n'ont pas la même valeur.

Distinguer la présence de la fréquence. « Des femmes chassaient » et « les femmes chassaient » sont deux affirmations différentes : la première est établie, la seconde ne l'est pas.

Se méfier du récit qui satisfait. C'est vrai du récit ancien comme de celui qui le remplace. Sur ce sujet plus qu'un autre, une conclusion trop confortable est un signal d'alerte.

Sources & pour aller plus loin

Le modèle « Man the Hunter ». R. B. Lee & I. DeVore (dir.), *Man the Hunter*, Aldine, 1968 — actes du colloque de Chicago de 1966. En réponse : F. Dahlberg (dir.), *Woman the Gatherer*, Yale University Press, 1981 ; A. Zihlman, travaux sur la contribution féminine à la subsistance.

Détermination du sexe. G. Stewart *et al.*, méthode de sexage par l'amélogénine de l'émail dentaire, *Nature Scientific Reports*, 2017 — technique désormais courante, applicable aux immatures.

La sépulture de Wilamaya Patjxa. R. Haas *et al.*, *Science Advances*, 2020. Réplique méthodologique : R. Bird & D. Bird, discussion sur la définition du matériel de chasse et la fiabilité des sexages anciens.

Chasse féminine dans les sociétés documentées. A. Anderson *et al.*, *PLOS ONE*, 2023, et les réanalyses critiques publiées en 2024 (V. Venkataraman *et al.*) — à lire ensemble, l'une n'ayant pas de sens sans l'autre. Sur les Agta : A. Estioko-Griffin & P. B. Griffin, travaux ethnographiques des années 1980.

Marqueurs d'activité et mouture. T. Molleson, *The Eloquent Bones of Abu Hureyra*, *Scientific American*, 1994. Comparaison avec des athlètes contemporaines : A. Macintosh, R. Pinhasi & J. Stock, *Science Advances*, 2017.

Usure dentaire et latéralité. Travaux sur les stries des incisives néandertaliennes (Sima de los Huesos, El Sidrón), *Journal of Human Evolution*, et comparaisons ethnographiques inuites.

Allaitement et sevrage. C. Austin *et al.*, *Nature*, 2013, sur le baryum de l'émail comme marqueur du sevrage : A. Nava *et*

al., *PNAS*, 2020, application à un enfant néandertalien.

Dilemme obstétrical. H. Dunsworth *et al.*, *PNAS*, 2012 — la remise en cause métabolique du modèle classique.

Hypothèse de la grand-mère. K. Hawkes *et al.*, travaux sur les Hadza, *PNAS*, 1998 ; discussions ultérieures sur la longévité post-reproductive.

Statuettes gravettiennes. J.-P. Duhard, *Réalisme de l'image féminine paléolithique*, 1993 ; L. McDermott, hypothèse de l'autoreprésentation, *Current Anthropology*, 1996 ; synthèses récentes sur la diversité morphologique de la série.

Mains négatives. D. Snow, *American Antiquity*, 2013, et les critiques méthodologiques publiées depuis sur la fiabilité du rapport index/annulaire appliqué à des pochoirs.

Femmes de la discipline. P. J. Smith, *A Splendid Idiosyncrasy : Prehistory at Cambridge 1915-50*, 2009, sur Dorothy Garrod ; M. Leakey, *Disclosing the Past*, autobiographie, 1984 ; travaux récents d'histoire de l'archéologie française sur Laming-Emperaire, Sonnevile-Bordes et Saint-Mathurin.

Effet Matilda. M. W. Rossiter, *Social Studies of Science*, 1993 — la formulation d'origine du phénomène décrit au chapitre 7.

La tombe de Birka. C. Hedenstierna-Jonson *et al.*, *American Journal of Physical Anthropology*, 2017 — sexage génétique d'une sépulture guerrière viking classée masculine depuis 1889 ; discussions ultérieures sur l'interprétation du mobilier.

Substance des chasseurs-cueilleurs. R. B. Lee, *The !Kung San*, 1979, pour les relevés de contribution alimentaire ; K. Hill & A. M. Hurtado, *Aché Life History*, 1996, pour la démographie et l'allocation du temps.

Fibres et matières périssables. B. Hardy *et al.*, *Scientific Reports*, 2020 —

fragment de cordelette torsadée associé à un outil néandertalien d'Abri du Maras, la plus ancienne trace directe de technologie textile connue.

Mobilité et résidence. Analyses du strontium sur séries néolithiques européennes, publiées notamment dans *PNAS*, 2017 — indices de patrilocalité.

Les travaux cités ici sont, pour la plupart, accessibles en accès libre ou par l'intermédiaire des portails universitaires. Lorsqu'une étude a fait l'objet d'une réplique méthodologique, celle-ci est mentionnée à sa suite : les deux se lisent ensemble, une publication isolée ne valant jamais conclusion.

POUR ALLER PLUS LOIN

Sur epopee-sapiens.com

La rubrique **Dossiers** propose des synthèses complémentaires : l'art pariétal, la néolithisation, Néandertal, le peuplement des Amériques.

La **bibliothèque numérique** rassemble ces dossiers en PDF ainsi que des documents d'institutions librement téléchargeables.

COLOPHON

Dossier rédigé et mis en pages pour **L'Épopée sapiens**, août 2026. Illustrations issues de Wikimedia Commons, sous licence libre : couverture, Vénus de Lespugue, Vassil (CCO) ; Willendorf, Jakub Hafun (CC BY-SA 4.0) ; Brassempouy, Jibi44 (CC BY-SA 3.0) ; Dorothy Garrod et l'abbé Breuil, fonds Saint-Mathurin, musée d'Archéologie nationale (domaine public) ; plaque commémorative, Lajm Moore (CC BY-SA 4.0) ; meule et mouture, Birmingham Museums Trust (CC BY 2.0) ; mains négatives, Sabjan Badio (CC BY-SA 4.0) ; outils, Xmd5a (CC BY-SA 4.0).

Contact rédaction : gerald.rougerie@epopee-sapiens.com